

.....

Olivar Asselin: Les contraintes du savoir au Séminaire de Rimouski (suite)

HÉLÈNE PELLETIER-BAILLARGEON

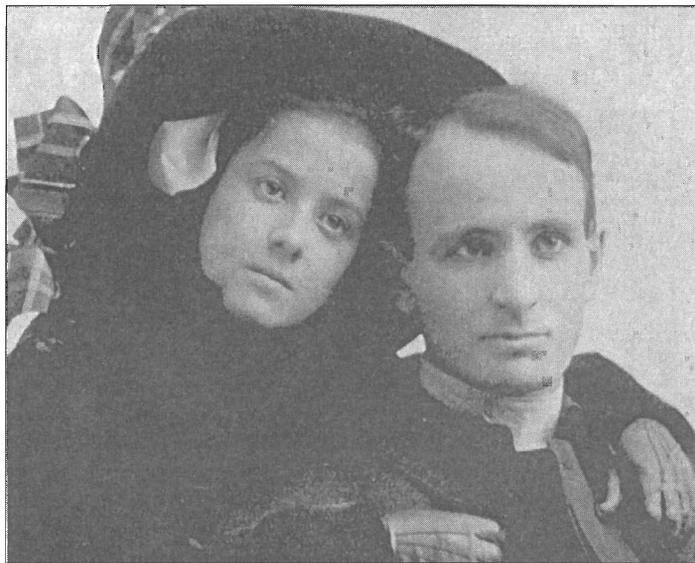
7 andis que Raoul, un bon vivant s'il en est, se disperse quelque peu dans les activités théâtrales et musicales, Olivar se concentre entièrement sur les rigoureux paramètres émis par l'Académie. Il y sera ultimement reçu «Académicien» après une présentation remarquée d'un «magnifique travail de vers latins en hexamètres»¹ qui impressionnera fort le jury. Avant de partir à la conquête du monde, le «Petit caporal», à l'instar de tous les adolescents de son époque, fera des vers...

Dès le départ, Olivar et Raoul savent en effet que, simples fils d'artisan, ils doivent redoubler d'efforts pour s'imposer auprès des fils de notables et de commerçants. Dès le premier jour d'ailleurs, le vêtement les distingue les uns des autres. Les premiers se présentent en classe avec leurs rudes capots tissés d'étoffe du pays, taillés et cousus main par leurs mères. Les autres, plus fortunés, ont déjà revêtu l'uniforme du Séminaire «un capot de drap

bleu avec nervures blanches, descendant plus bas que le genou, une ceinture en laine verte, pantalon noir, casquette bleue avec nervure blanche». En hiver, on complète le règlement, «on permet l'usage de casques ordinaires»².

À l'époque, le prestige de l'uniforme jouissait encore d'un énorme crédit auprès des étudiants pauvres. Peu accoutumés aux élégances de ces habits de drap à nervures, bran-

debourgs ou passementeries qui évoquaient immanquablement les gloires militaires de leurs cours d'histoire, ils rêvaient presque tous de le revêtir un jour. Olivar verra son rêve se réaliser vers la fin de ses humanités lorsque son «protecteur», Mgr Blais, coadjuteur, puis successeur de Mgr Langevin, le lui offrira en récompense de succès académiques particu-



Olivar Asselin à vingt ans avec l'une de ses jeunes soeurs (collection privée André P. Asselin, tirée du livre de Hélène Pelletier-Baillargeon, **Olivar Asselin et son temps**).

lièrement remarquables. Notre «Petit caporal» a déjà le goût du vêtement qui distingue et qu'il faut illustrer par des actions d'éclat. Après avoir conquis, en fin de course, l'uniforme tant convoité de son Alma Mater, Olivar s'engagera dans deux guerres, au cours de sa vie, fier de pouvoir revêtir celui des armées et d'en faire claquer les bottes... Certes, le fils du tanneur affichera toujours un mépris superbe

pour l'argent. Mais il éprouvera très tôt un goût instinctif pour les beaux vêtements qu'on ne peut, hélas, se procurer sans lui.

Il a non seulement le goût, mais surtout l'estomac délicat. Cédulie a particulièrement veillé, jusque-là, à l'alimentation de ce rejeton qui masque sa fragilité en provoquant au tire-au-poignet, ou à la course à pied, ses condisciples les plus costauds. À Rimouski, les laitages et les viandes délicates lui font cruellement défaut. Ses entrailles rejettent malgré lui les brouets gris et les sauces aigrettes du réfectoire. Olivar est à l'infirmerie où le «Père Sapin»³ (qui n'a de l'infirmier que son tablier blanc) s'efforce en vain de dénicher dans «le trésor des nourrices»⁴ le sirop ou la «sirouenne» qui le remettra sur pied. Loin de Cédulie, l'adolescent vient de recevoir du plomb dans l'aile pour la première fois de sa vie. Il est atteint du scorbut.

Alertés par Raoul, les parents consultent rapidement le docteur Ross, le parrain d'Auguste, et conviennent bientôt d'un arrangement à l'amiable avec le Séminaire. Vu sa faible constitution, Olivar sera autorisé à prendre dorénavant chambre et pension dans une maison du voisinage agréée par les prêtres du Séminaire. Conscients des rudes conditions d'existence auxquelles sont soumis leurs pensionnaires, les autorités se montrent ouvertes aux requêtes des familles plus exigeantes. Les Asselin,

d'ailleurs, ont fourni un certificat médical à l'appui de leur demande.

Chez la mère Sirois, à quelques minutes de marche du collège, Olivar, désormais séparé de Raoul, ne sera pas le seul à bénéficier d'un menu d'exception. Autour de la table vont le retrouver, chaque jour, pour former bientôt une bande de six inséparables complices: Louis Voyer, originaire comme lui de Sainte-Flavie, John Morran, orphelin irlandais élevé par un avocat de Rimouski, Joseph Gauvreau⁵, et deux Franco-Américains hâbleurs et péroreurs, Willie Lapalme et Frédéric Pelletier. «*Ces derniers, écrit Marcel A. Gagnon, viennent des «États»; ils sont bien mis, portent montre à breloques, dépensent sans compter et vantent à coeur de jour leur patrie d'adoption, la Nouvelle-Angleterre, dans le plus beau «slang» qu'on puisse imaginer*»⁶. Séduit et amusé, Olivar boit leurs paroles. Celles de Pelletier, surtout.

Ces fils de familles émigrées ne constituent pas une exception au Séminaire de Rimouski. Commencé depuis plusieurs décennies déjà, le lent mais progressif exode des populations rurales de la région vers les filatures de la Nouvelle-Angleterre a suscité l'établissement de nombreux liens de solidarité et d'entraide entre les familles séparées par l'exil. Par-delà les collines et les boisés des Appalaches, la frontière, d'ailleurs, n'est pas si éloignée qu'on ne puisse, surtout depuis l'arrivée de l'Intercolonial, se rendre mutuellement visite année après année. Souvent, les aspirants-travailleurs d'usine partent en groupe avec leur prêtre, leur médecin et leur avocat.

Bientôt, si l'importance numérique de leur petite communauté le justifie, des religieuses hospitalières ou enseignantes du Québec iront les rejoindre pour y établir de nouvelles fondations. Plus tard, si la fortune leur sourit, les travailleurs «enrichis» par la mise en commun du salaire familial enverront un de leurs fils ou de leurs filles étudier, avec les enfants de notables et de commerçants, dans les meilleurs collèges et couvents du Québec. Parvenus à l'université, ces

étudiants franco-américains pourront toujours compter, à Québec, sur quelque parrain, oncle ou tante, religieux ou laïc, pour les héberger le temps de leurs études. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le Séminaire de Rimouski comptera, chaque année, plusieurs Franco-Américains parmi ses élèves, tant étaient encore vivants, jusque-là, les liens familiaux unissant Québécois et Franco-Américains d'origine rimouskoise.

C'est cet appel de l'Eldorado américain qu'Olivar entendra précocement, dès le début de ses études, attablé autour du bon bouilli de légumes de la mère Sirois, en compagnie de Willie Lapalme et de Frédéric Pelletier. Tout au loin, seul désormais dans sa tannerie du deuxième rang de Sainte-Flavie, Rieule grisonnant se raidit tant qu'il peut, en entendant ce même chant des sirènes se répercuter chez ses voisins. Demain, ce seront les Untel qui s'embarqueront à leur tour pour le Rhode Island. Car Cédulie est à nouveau enceinte et Oscar vient de demander à Augustine Gosse, qui ne lui a pas dit non, de lui accorder désormais ses «bons soirs»⁷...

Avec l'insouciance de leur âge, les copains de la mère Sirois vont et viennent, bras-dessus bras-dessous, quatre fois par jour de la pension au Séminaire. Joseph Gauvreau, qui loge «en ville» chez ses parents, les rejoint par un raccourci. Bientôt Olivar et lui deviennent inséparables. Joseph, qui talonne pourtant Olivar de près dans ses résultats scolaires, s'étonne de la facilité déconcertante avec laquelle son ami rafle sans vergogne tous les premiers prix sans avoir l'air de travailler, se fiant uniquement «à ses exploits de mémoire et à ses coups de collier la veille des examens»⁸. La trop grande facilité d'un élève n'en fait pas forcément un modèle de discipline. Les élèves trop brillants perturbent souvent les classes: ils ont toujours compris la leçon avant les autres, expédié l'exercice en un temps record, quand ils ne devancent pas, à voix basse, d'un paragraphe, l'exposé du professeur pour mieux le narguer. Tel

était un peu au collège, la situation du «Petit caporal».

À Rimouski, Olivar manifeste très tôt, en effet, un don diabolique pour les langues mortes et vivantes. En français et en anglais, aussi bien qu'en latin et en grec, thèmes, versions, compositions, discours, prosodie, rien ne lui résiste. Mois après mois, ses bulletins attestent, dès sa deuxième année de séjour au Séminaire, que seule la marge subjective de l'évaluation, quand il s'agit d'un texte de création, retient le professeur de lui accorder, à chaque fois, la note maximale. Quant aux prix d'excellence qui couronnent l'ensemble des résultats scolaires, il semble, bulletin après bulletin, n'y en avoir que pour lui⁹.

En classes de syntaxe, belles-lettres et rhétorique, Olivar, suivi de près par son aîné, s'installe au sommet de la pyramide d'où personne ne parviendra plus à le déloger. Un talent aussi exceptionnel ne pouvait passer inaperçu: en dépit de son caractère frondeur et indiscipliné, Olivar jouira toujours de l'estime et de l'indulgence de ses professeurs. Dès 1887, ce ne sera plus un mystère pour ses condisciples que de considérer Mgr Blais, le nouveau coadjuteur, comme le protecteur avoué des deux frères Asselin. Ces derniers constituent des «espoirs» pour le diocèse.

Malgré le statut particulier dont il bénéficie au collège, Olivar, pourtant, ronge son frein. Les grands espaces de Sainte-Flavie, de même que la chaleur et l'affection du milieu familial lui font cruellement défaut. La discipline tatillonne et l'insignifiance de certains règlements lui pèsent. La pauvreté de l'enseignement ne satisfait pas son insatiable curiosité d'esprit. Dès les premières années, il a parcouru tous les volumes que les deux bibliothèques du Séminaire mettent à la disposition des élèves. À travers un fatras d'ouvrages de spiritualité de second ordre, Olivar s'est cependant taillé un robuste programme de lectures classiques, françaises et gréco-latines. À l'étude, ses devoirs expédiés, ou seul dans le parc, il lit Plutarque, Tacite,

Virgile, Horace, Cicéron, Homère et Thucydide dans leur texte d'origine, comme un écolier désœuvré d'aujourd'hui s'enfoncerait, des heures durant, dans la lecture des bandes dessinées... Mgr Sylvain, qui viendra remplacer Mgr Langis au supérieurat du Séminaire durant les études d'Olivar, se plaira à stimuler dans toutes les directions cet élève inassouvi. Avec lui, Olivar s'initiera à la botanique, loisir scientifique qu'il conservera toute sa vie et qui lui vaudra plus tard l'amitié et la collaboration du Frère Marie-Victorin. À la numismatique également, science qui a peut-être conforté, en lui, son goût enfantin de conquérir un jour croix et médailles sur les champs de bataille?

Mais contrairement à bien d'autres «forts en thème» Olivar ne se complaît nullement dans l'isolement orgueilleux d'une quelconque supériorité intellectuelle. C'est un camarade éminemment respectueux de l'égalitarisme rigoureux qui régit, dans ces institutions fermées, les relations entre condisciples. Au pensionnat, le cancre intrépide qui a fomenté un chahut particulièrement réussi au dortoir, jouit de la reconnaissance de ses pairs à l'égal du premier de classe. Olivar, on s'en doute un peu, s'emploiera à exceller à ces deux niveaux... Il se fera, au séminaire, des amitiés solides qui survivront aux fidélités successives et aux volte-face de sa vie orageuse.

À Rimouski, Raoul et Olivar versifient à qui mieux mieux avec Samuel Bellavance, un fils d'habitant prospère de Saint-Fabien, jeune lutteur à la mâchoire carrée qui, devenu Jésuite, regroupera les Ligues du Sacré-Coeur et les Commis-voyageurs en troupes de choc nationalistes, avant de rassembler la jeunesse étudiante au sein de l'Association catholique de la jeunesse canadienne. Au plus fort de ses conflits idéologiques avec les fils de saint Ignace, Olivar pourra compter, plus tard, sur la discrète influence de son ami «Sam» pour temporiser, en haut lieu, des ripostes ecclésiastiques lourdes de conséquences pour la sécurité d'emploi du journaliste de

combat. Ernest Lapointe, originaire de Saint-Éloi-du-Témiscouata, plus tard avocat à Rivière-du-Loup et futur ministre de la Justice dans le gouvernement libéral de William Lyon Mackenzie King, sera lui aussi à tu et à toi avec Olivar dans les salles d'étude et de récréation du Séminaire de Rimouski. Quant à Eugène Marie-Joseph Fiset¹⁰, petit Rimouskois, fils de sénateur mais fort en gueule, Olivar le retrouvera également sur son chemin durant son épopée militaire de 1916.



Sevrés d'affection familiale et de présence féminine, les étudiants de ces petits séminaires de campagne investissent énormément dans les amitiés viriles. Les surveillants redoublent donc de précautions et de règlements pour éviter que, d'exclusives et sentimentales, certaines de ces amitiés ne deviennent «particulières». Impitoyablement dépitée et réprimée, l'homosexualité demeure, semble-t-il, une manifestation plutôt exceptionnelle chez les élèves¹¹. Ce qui n'empêche pas les garçons d'échanger entre eux des alexandrins douloureux sur le thème de l'amitié indéfectible d'Achille et de Patrocle. Quand ce ne sont pas des pactes secrets, paraphés de son sang, où l'on se jure mutuellement une franchise totale et une fidélité jusqu'à la mort... De son temps de séminaire, Olivar conservera dans ses papiers personnels, à titre de souvenirs,

quelques quatrains émus et quelques lettres remplies de promesses qui avaient dû, en leur temps, le reconforter à ses heures d'inguérissable mélancolie.

À ces adolescents séparés de leurs familles, les prêtres du Séminaire suggèrent, en outre, retraite après retraite, l'éventualité, sinon la probabilité, de l'appel au sacerdoce pour un grand nombre d'entre eux. Pour discrète, la pression n'en est pas moins constante. Ces années, qui se voudraient insouciantes, sont trop souvent assombries par l'angoissante perspective d'une vie réclamée par Dieu et à jamais sevrée «d'affections terrestres». Bien peu d'entre ces jeunes esprits échapperont totalement au dilemme auquel les confronte cette incontournable invitation à «la vocation parfaite». Les programmes d'études, d'ailleurs, semblent taillés sur mesure pour de futurs prêtres. Mais tandis que Raoul, plus tard, «succombera à l'appel», Olivar, selon ses premiers biographes, «résiste». Ses photos de collégien montrent le fils du «rouge» les lèvres serrées, les bras croisés sur la poitrine, le regard chargé de défi narquois; avec cet air de dire: «*Vous ne m'aurez pas...*» qu'il conservera toute sa vie.

Réalistes dès leur entrée au séminaire, ces fils de familles laborieuses connaissent d'ailleurs parfaitement les règles non écrites en vigueur dans les séminaires diocésains. Les supérieurs acceptent d'éduquer quasi gratuitement les plus brillants de ces élèves, dans l'espoir secret d'en faire un jour les prêtres dont leur diocèse éprouve un si pressant besoin. À défaut de prêtres, les autorités seront, en revanche, très fières de compter, parmi leurs anciens élèves, quelque notable influent qui se souviendra de son Alma mater et de sa région, une fois parvenu aux échelons supérieurs de sa carrière politique.

De leur côté, les familles de cultivateurs demeurent conscientes du risque certain qu'elles courent de voir leurs fils séminaristes détournés à jamais de l'entreprise familiale. Par

ailleurs, un fils prêtre peut toujours entretenir sa famille dans l'espoir secret de se voir un jour décerner une cure. Une cure, c'est-à-dire un presbytère assez vaste pour y accueillir, le cas échéant, des parents vieillissants ou des soeurs célibataires. Perspective non négligeable, à l'époque où le bien-être social et les centres d'accueil n'existaient pas. L'honneur, tant célébré auprès des mères, de compter un prêtre dans chaque famille, était donc assorti de certaines considérations d'où l'esprit de prévoyance n'était pas totalement exclu. Olivar, pour sa part, aura de multiples fois l'occasion, au cours de sa carrière impécunieuse, d'apprécier l'accueil du pauvre presbytère gaspésien que son frère Raoul ouvrira tout grand, l'été venu, à sa belle-soeur et à ses neveux dans le besoin.

Quand ils rentrent dans leur famille aux grandes vacances de 1887, les deux frères Asselin ne parlent pas encore de «vocation». Mais ils trouvent Rieule littéralement enthousiasmé par la toute récente accession de Me Wilfrid Laurier au poste de chef de l'opposition libérale aux Communes. Ce poste venait tout juste d'être rendu vacant par la démission subite d'Edward Blake dont le parti avait essuyé une nouvelle défaite aux élections. C'était la première fois, expliquait Rieule à ses fils, qu'un Canadien français s'approchait d'aussi près du pouvoir suprême! Tous les espoirs n'étaient-ils pas permis?

D'entrée de jeu, Laurier s'était déjà illustré en revendiquant, avec la dernière énergie, le droit de ses compatriotes à maintenir officiellement l'usage de la langue française où qu'ils se trouvent au Canada. Ce droit était présentement contesté, en Chambre, par le projet de loi d'Alton MacCarty qui proposait d'abolir, au nom de l'unité canadienne, l'usage du français dans les Territoires du Nord-Ouest, alors sous dépendance du Parlement fédéral. Laurier avait multiplié les discours enflammés, affirmant qu'il considérait le projet comme «une déclaration de guerre contre la race française»¹². Rieule, oubliant pour un instant ses charges et

ses soucis de famille, se frottait les mains de satisfaction. Laurier, croyait-il, était le guide tant attendu qui allait enfin inaugurer une ère de changement où l'obscurantisme des curés de Charlevoix ne pourrait plus, désormais, se mettre en travers de l'irréversible marche des Canadiens français vers la réappropriation de leurs droits et de leur dignité perdus.

Aux vacances de Noël 1888, c'est une nouvelle petite soeur que Raoul et Olivar découvrent, dans le ber, en rentrant célébrer les Fêtes à la maison. Marie-Berthe-Aurélia est née fin octobre et c'est Marie-Caroline et Charles-Aurélien qui ont été choisis comme parrain et marraine. Devant ses collégiens, qu'à chaque congé elle retrouve transformés, mûris et plus secrets, Cédulie, cette fois, demeure songeuse. Quelle éducation pourra-t-elle donner, désormais, à cette ribambelle d'enfants dont la liste s'allonge chaque année? Déjà, les filles aînées ont dû renoncer à poursuivre leurs études au couvent des Soeurs pour pouvoir la seconder à la maison. Pour Sophie et Malvina, les plus jeunes, elle n'a cependant pas encore renoncé tout à fait. Et il reste tant de garçons à établir: Charles-Aurélien, Joseph-Wilfrid, Auguste, Tancrede... Mais à la tannerie, les temps ne sont plus ce qu'ils étaient. L'exode des familles vers les États-Unis se fait déjà sentir. Dans la clientèle de Rieule, il est continuellement question de projets de départ. Et puis il y a le train qui, de plus en plus fréquemment, apporte au village des produits manufacturés qui viennent faire concurrence à la production artisanale du tanneur.

Avec les années de collège qui s'additionnent, les deux étudiants rapportent à la maison de plus en plus de prix et de médailles. Mais l'indépendance, l'esprit caustique d'Olivar et la distance critique qu'il affiche à l'endroit de ses maîtres causent parfois bien du souci à son père. Tant d'investissement dans le savoir va-t-il bientôt rapporter des dividendes à la famille aux abois? Sans la protection de Mgr Blais, Rieule, à

certaines heures, serait porté au scepticisme. Mais il doit se rendre à l'évidence: avec une constitution aussi fragile que la sienne, Olivar ne saura jamais manier la hache et la charrue. Autant alors qu'il s'instruise et qu'on en fasse plus tard un avocat ou un maître de poste.

Le collégien encaisse les douces remontrances qu'on lui prodigue à la maison. En ces années-là, un enfant de pauvre sait bien, au fond de son coeur, qu'il n'a aucune chance de s'instruire s'il se coupe des faveurs de l'Église. Lucide, Olivar promet à chaque fois de s'amender. Homme assez ouvert, Mgr Blais, d'ailleurs, a deviné depuis longtemps qu'on n'attrappe pas ce genre de moucheron avec le vinaigre de la soumission. Après l'uniforme du collège, il vient de lui offrir, en récompense, une belle paire de bottes hautes que le fils du tanneur convoitait depuis longtemps et qui le distinguera davantage, s'il en était encore besoin, de ses camarades en brodequins lacés.

Il a seize ans et Raoul dix-neuf, quand le plus grand des malheurs frappe à Sainte-Flavie. En une nuit, l'incendie rase la tannerie paternelle et Rieule se voit brusquement dépossédé de son véritable métier. Que peuvent alors les dérisoires chaînes humaines porteuses de seaux, quand le brasier est pris dans d'aussi vastes bâtiments? Outils, cuves, moulin, perchis, cuirs consignés, réserves d'alun, entrepôts d'écorce, tout est réduit en cendres en quelques heures, malgré les invocations du curé. Point d'assurances non plus pour aider les sinistrés à rebâtir maison... Reste la corvée de village. Mais le tanneur aux trop nombreux enfants n'a plus, devant lui, les capitaux nécessaires pour racheter outillage et matériaux. En une nuit, Rieule, le notable aux belles causes, et qui signait «écuyer» au bout de son nom, est devenu un pauvre habitant démuni aux prises avec d'insurmontables problèmes de survie. L'agriculture n'a jamais vraiment été son affaire. Tout au plus une activité d'appoint. Le tanneur ruiné n'est plus, d'ailleurs, d'une prime jeunesse pour

travailler la terre. On serre donc temporairement les coudes. Oscar, qui vient d'épouser Augustine Gosse, s'installe auprès d'eux et prend définitivement en main l'exploitation des champs de pommes de terre. Mais comment espérer, dans les circonstances, qu'une entreprise aussi modeste puisse prétendre un jour faire vivre, autrement que dans la misère, deux familles à la fois?

À Rimouski, Mgr Blais s'engage à faire sa part pour que les études des deux frères Asselin ne soient pas écourtées par le drame. Désormais, il les prendra à sa charge, puisque leur famille éprouvée n'est plus en mesure de le faire. Olivar et Raoul sont en rhétorique. Le cadet cumule les prix et l'aîné les accessits, comme pour mieux se montrer solidaires du malheur familial et dignes des faveurs qu'on leur octroie au collège. Raoul, particulièrement affecté par le drame des siens, ne fait plus mystère de son projet de prendre la soutane l'année suivante¹³. Olivar, rebelle à l'idée du malheur, continue ses allées et venues quotidiennes chez la mère Sirois en compagnie de ses amis franco-américains.

Ce n'est pas du côté des consolations célestes que, pour l'heure, lorgne l'ambitieux. C'est du côté de ce pays de Cocagne d'Amérique où, lui répète-t-on, une famille aux bras si nombreux aurait tôt fait de se refaire une petite fortune... Cette tentation à laquelle le père éprouvé tente encore de résister, le fils s'en grise avec l'insouciance de son âge. Toute l'horreur qu'il ressent déjà pour ce mot à peine dissimulé de «misère» et qu'il a surpris, chez lui, dans les chuchotements alarmés des adultes, le conduit, de rêves en projets, tout droit dans cette direction.

L'année 1891 se termine par un double baccalauréat remporté par les frères Asselin avec tous les honneurs académiques. Mais quand les bacheliers regagnent leur village, c'est pour découvrir, avec une stupeur douloureuse, qu'un malheur ne vient jamais seul. Le dix-neuf juillet, Raoul et Olivar,

accablés, descendent à Sainte-Flavie, avec leur père, mettre en terre leur petite soeur Auréa. Ils creusent eux-mêmes la fosse et y descendent en silence la petite tombe de bois blanc garnie d'une croix. Aucun autre membre de la famille n'est venu les accompagner dans leur triste besogne. L'avoine et le blé ondulent sous un vent léger dans les champs étoilés de marguerites. Le fleuve ardoisé étincelle sous le soleil d'été. Et pourtant, toute cette beauté radieuse s'insinue dans le coeur de Rieule comme une blessure nouvelle : celle de l'exil et de la séparation que chaque nouveau coup du sort lui fait désormais apparaître comme inévitables. Le destin du tanneur serait-il donc de s'arracher des plus beaux villages du monde en y laissant, à chaque fois derrière lui, des petites tombes muettes, refermées sur le mystère du Mal?

L'été s'achève dans l'attente et la tristesse. En septembre, définitivement orienté vers la prêtrise, Raoul reprend le chemin du Séminaire, le coeur tourmenté par l'avenir des siens. Olivar, en sursis, l'accompagne encore pour le prochain semestre. Mais Rieule l'a prévenu qu'il pourrait bien devoir interrompre sa première année de philosophie en cours de route, si la situation familiale continuait à se dégrader. Une petite fille, Marie-Joséphine-Cédule, est déjà née, chez Oscar et Augustine, peu avant la mort d'Auréa. Une bouche de plus à nourrir. Amanda, dix-huit ans, est déjà promise à Théophile Saindon. Le mariage est prévu pour l'été. Marie-Caroline reste encore à la maison, mais demeure de santé fragile. De plus, elle songe vaguement à prendre le voile.

À peine Olivar est-il installé au collège pour la nouvelle année, que Rieule lui apprend avoir trouvé pour lui, grâce à ses relations, un emploi de clerc dans une étude juridique de Québec, chez Amyot et Pineault. À l'époque, beaucoup d'étudiants pauvres entreprenaient ainsi, par la voie pratique, leurs études de droit, en assumant des tâches de commissionnaire ou de secrétaire dans un

bureau d'avocat. Les émoluments sont maigres, mais les ressources familiales plus maigres encore. Olivar part donc, enchanté à l'idée de s'échapper enfin des murs humides et inhospitaliers du Séminaire pour aller «vivre sa vie» dans la capitale.

Ses illusions seront de courte durée. Entre les tâches paperassières, qui l'occupent de longues heures chez Amyot et Pineault, et les mornes soirées qu'il passe dans sa minable chambre d'étudiant, Olivar goûte pour la première fois aux affres de la solitude. Finie la bruyante promiscuité de la maison familiale et la camaraderie chahuteuse du Séminaire. Les salons de la Haute-Ville, dont il entrevoit les fenêtres brillamment illuminées au cours de ses interminables promenades solitaires, n'entrouvent pas leurs portes au premier venu, fût-il premier de classe d'un séminaire de campagne. À plus forte raison à un campagnard qui ne possède même pas un habit! Certes, les filles de Québec sont aussi belles qu'on le lui a dit; elles accordent même assez volontiers leur attention à ce petit jeune homme au teint bistré qui sait si bien tourner un madrigal ou un compliment. Mais les mères veillent au grain et ses premières amours seront sans lendemain.

L'ambitieux déraciné, l' amoureux éconduit, sombre bientôt dans un profond découragement dont, comme à l'accoutumée, sa santé éprouve les contrecoups douloureux. Il écrit aussitôt à son ancien supérieur, Mgr Sylvain, et à son ami Samuel Bellavance pour se décharger le coeur¹⁴. À Rieule et à Cédule, il n'ose sans doute rien dire, conscient des espoirs que les siens ont placé sur ses faibles épaules en ces temps difficiles. Tel est déjà, tel restera ce tempérament déchiré: débordant d'enthousiasme et d'audace devant un projet, bohème et insouciant à l'égard des coûts et des dangers qu'il comporte. Mais au plus secret de lui-même, homme d'ordre et de devoir, désespérant de ne pouvoir jamais assumer, comme il le voudrait, des obligations familiales qui ne cesseront de peser lourdement sur lui sa vie durant.

.....

De Rimouski, touché par la confiance inattendue d'Olivar, Mgr Sylvain tente de le réconforter par une lettre affectueuse au ton moralisateur bien dans le goût de l'époque:

Votre lettre, écrit-il, m'a causé autant de surprise que de plaisir car j'étais loin de m'attendre à recevoir de vous une communication aussi intime et d'apprendre que vos illusions ont été de si courte durée. Vos bons sentiments me causent une grande joie et me font espérer que vous serez ferme dans la lutte que vous aurez à soutenir. Bénissez Dieu, mon cher, de ce qu'il a fait tomber le bandeau qui vous empêchait de voir le danger qui vous menaçait (...) Défiiez-vous de votre coeur, c'est un étourdi qui n'entend pas toujours raison. Il a besoin d'aimer: donnez-lui pour aliment la céleste nourriture qui rend les jeunes gens forts, généreux, qui en fait des hommes¹⁵...

Quant à l'ami «Sam» Bellavance, il expédie à Olivar des quatrains si larmoyants et si douloureux sur le thème de la consolation des coeurs inassouvis, que l'exilé de Sainte-Flavie dut boucler sur-le-champ ses bagages pour rentrer au bercail¹⁶! L'aventure juridique et québécoise d'Olivar venait de prendre fin. En décembre, il est de retour au Séminaire pour tenter d'y rattrapper une année écourtée par sa mésaventure. À défaut de «la céleste nourriture» proposée par son directeur, il a retrouvé la potée quotidienne de la mère Sirois et, surtout, les encouragements de ses inséparables amis franco-américains. Chez lui, parmi les siens, le déraciné reprend aussitôt vie.

Son échec à Québec n'a rien fait pour améliorer les finances de la famille. En décembre, Rieule lui écrit la situation désespérée à laquelle il se sent de plus en plus acculé. Le tanneur travaille désormais à gauche et à droite, souvent loin de Sainte-Flavie, à de petites besognes épuisantes, mal rémunérées et sans lendemain, dans l'espoir de permettre à ses fils de terminer leurs études et de retarder encore l'échéance de l'exil américain:

Si je ne réussis pas à cette entreprise, je serai forcé de prendre les États-Unis (sic) avec les plus vieux de la famille, c'est pourquoi je vous prie de prier pour moi afin d'éviter ce nouveau partage qui certainement sera plus funeste que le premier¹⁷.

Notes

- 1 A.S.R., **Annuaire du Séminaire de Rimouski pour les années 1886-1914.**
- 2 **Ibid.** Il s'agit de casques de fourrure, la plupart du temps en raton-laveur pour les habitants, en loutre ou en castor pour les notables.
- 3 Surnom de l'abbé Ouellet.
- 4 Nom donné, dans les campagnes du Bas du Fleuve, à la petite pharmacie domestique des fa-milles.
- 5 Devenu médecin, le docteur Gauvreau exerça quelques années sa profession à Rimouski. Ayant dû subir l'amputation de l'avant-bras gauche, il rejoignit Asselin à Montréal en 1909 où il fut registraire, puis gouverneur du Collège des médecins. Engagé dans l'action communautaire, il milita en faveur de différentes mesures d'hygiène publique et mit sur pied l'hôpital militaire Laval à l'occasion de la Guerre 1914-1918. Militant nationaliste, il fut membre fondateur de la Ligue des droits du français en 1913, tandis qu'Asselin était porté à la présidence de la Société Saint-Jean-Baptiste. On le retrouve également à la fondation du Cercle universitaire de Montréal et de l'École sociale populaire. Son fils aîné, Jean-Marie Gauvreau, devait fonder plus tard l'École du meuble, tandis que sa fille Marcelle deviendra l'une des premières femmes dirigeantes du Jardin botanique de Montréal. Le cinéaste Claude Jutra était également l'un des nombreux petits-enfants du compagnon de luttés nationalistes d'Olivar Asselin.
- 6 Marcel-Aimé Gagnon, **La vie orageuse d'Olivar Asselin**, Montréal, Éditions del'Homme, 1962, tome 1, pp. 17-18.

-
- 7 Après entente avec ses parents, une jeune fille en âge de se marier était autorisée à recevoir un amoureux à la maison les mardi, jeudi, samedi et dimanche soirs. Quand son choix était définitivement arrêté, celle-ci plaçait une pelle devant la porte pour signifier aux autres prétendants qu'il était inutile de demeurer plus longtemps sur les rangs.
- 8 **Ibid.**
- 9 A.S.R., **op. cit.**, pour les années 1886-1891.
- 10 Après des études médicales, Eugène Fiset embrassera la carrière militaire en 1899 à l'occasion de la Guerre des Boers. Il deviendra sous-ministre de la Milice et de la Défense en 1906 et participera, en cette qualité, à la Première Guerre mondiale. À sa retraite, en 1939, il deviendra Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec. Croulant sous les honneurs, les titres et les décorations, Sir Eugène n'en avait pas moins conservé toute sa vie un vocabulaire de garnison qui ne laissait pas de stupéfier son entourage.
- 11 Selon le témoignage de Gérard Filion, lui-même originaire de l'Île-Verte et ancien étudiant au Séminaire de Rimouski dans les années 1920 et 1930. Voir de cet auteur **Fais ce que peux**, en guise de mémoires, Boréal, Montréal 1989.
- 12 Cité par Réal Bélanger dans **Wilfrid Laurier, quand la politique devient passion**, Québec et Montréal, P.V.L.-E.R.C., 1986, p.164.
- 13 Les futurs séminaristes revêtaient souvent l'habit ecclésiastique dès le début de leurs classes de philosophie.
- 14 Les lettres d'Olivar à ses correspondants ne nous sont pas parvenues. Mais il a conservé leurs réponses.
- 15 F.O.A., Lettre de Mgr Sylvain à Olivar Asselin, le 9 octobre 1891.
- 16 F.O.A., Lettre de Samuel Bellavance à Olivar Asselin, le 7 novembre 1891.
- 17 F.M.A.G., Lettre de Rieule Asselin à son fils Olivar, le 10 décembre 1891.